

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ SCIENTIFIQUE D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

DÉMONSTRATION POSITIVE DE L'EXISTENCE DE DIEU

Deuxième leçon.

LE RÔLE DE DIEU PAR RAPPORT A TOUT CE QUI EST.

Dans notre première leçon, nous avons déterminé le sens du mot *Dieu* en le nommant : l'*Unité universelle*.

Mais il y a longtemps que Dieu a été appelé de ce nom, sans qu'il soit sorti, pour cela, du domaine de l'abstraction ou de l'idée pure. Qu'est ce qui a jamais vu, touché, senti l'*Unité universelle* ?

Pour donner à l'idée de Dieu, et par conséquent au concept de l'*Unité universelle*, qui lui est identique, la positivité qui lui a manqué jusqu'ici, il fallait trouver à cette idée, à ce concept, un terme corrélatif appartenant au domaine des faits, de l'observation, de l'expérience.

L'analyse du mot *Univers* aurait suffi à nous mettre sur la voie, si nous n'avions su déjà que l'*Unité* se retrouve dans tout ce qui existe, qu'elle est partout unie à la pluralité et qu'il n'est pas un être vivant qui ne se révèle à nous sous ce double aspect. Nous reviendrons plus loin sur ce côté de la question en appuyant nos dires sur le témoignage des sciences physiques et naturelles. Pour le moment, il nous suffit de cette affirmation sommaire, qu'il y a de l'*Unité* aussi bien que de la variété dans le monde, et que l'*Univers*, pris pour l'ensemble des choses, est à la fois, comme son nom l'indique, un et divers, un et multiple, le *Un*, subjectif et invisible, étant ce qui dure, ce qui persiste au milieu des changements de la diversité phénoménale, qui seule apparaît aux regards, de sorte que s'il est vrai que nous ne puissions connaître « l'invisible que par le visible, (1) » c'est à ce qui apparaît objectivement qu'il

(1) On nous a fait dire dans le précédent n° p. 99, qu'il nous était donné « de connaître le visible par l'invisible. » C'est le contraire évidemment

Août.

appartient de nous dévoiler ce qui existe subjectivement au sein de l'Unité universelle. En d'autres termes, l'Univers matériel, l'Univers visible, perceptible à nos sens, étant la manifestation objective de *ce qui est*, c'est lui qu'il faut interroger pour connaître la pensée divine. Le psalmiste avait exprimé la même idée en termes moins précis, mais plus poétiques, lorsqu'il s'écriait en présence de l'harmonie des sphères célestes : « *Cœli enarrant gloriam Dei.* » Ce n'est pas tout.

Pour faire sortir la notion de Dieu du domaine de l'idéal et en faire l'objet d'une démonstration positive, il faut encore que nous puissions déterminer son rôle dans le monde physique, son fonctionnement dans l'univers matériel. Comme nous ne pouvons douter de l'existence de cet ensemble de choses qui affecte tous nos sens, si nous pouvons établir l'indispensabilité de la fonction divine par rapport à tout ce qui se manifeste à nos regards, nous aurons posé la réalité de Dieu à côté de la réalité de l'univers matériel et prouvé l'invisible par le visible.

Il doit être bien entendu que nous ne cherchons pas Dieu hors de l'univers. L'univers étant pris pour l'ensemble des choses, il y aurait contradiction à chercher quoi que ce soit hors de l'univers. En dehors de la notion d'univers, pris pour tout ce qui est, il ne peut y avoir pour notre esprit que la notion négative du néant, du non-être, de ce qui n'est pas, en un mot : RIEN.

D'une autre part, Dieu n'est pas à chercher dans telle ou telle partie de l'univers, car si Dieu est, il faut qu'il soit l'être par excellence, l'existence élevée à sa plus haute puissance et à sa plus haute perfection. En cherchant le Dieu de l'univers, nous ne cherchons pas le Dieu de quelques-uns, mais le Dieu de tous. Pour être le Dieu de tous, il faut que *ce que* nous désignons par ce mot soit une réalité vivante ayant des rapports avec tout ce qui est. Or, quel est l'être, dans le monde, qui puisse avoir des rapports avec tous les êtres et comment nous le représenter ? Cet être c'est l'existence même de l'univers conçu dans son unité. En un mot, c'est *l'Unité universelle*.

Mais l'unité universelle existe-t-elle réellement ? Qui l'a vue ? Qui peut la montrer à nos regards, la rendre accessible à nos

qu'il faut lire : c'est le *visible* qui nous révèle *l'invisible*, comme nous l'avons dit à la page suivante et comme nous le répétons ici de nouveau. Du reste le lecteur aura bien su faire de lui-même cette rectification.

sens ? Personne, sans doute, mais nous pouvons la concevoir, la voir par les yeux de l'esprit et, l'ayant comprise, la représenter par une figure, par un schème (1) qui la rende sensible à tous et accessible à toutes les intelligences.

Nous n'avons pour cela qu'à tracer un cercle (2) avec son centre, ses rayons et sa circonférence ; mais avant de figurer la conception de la vie complète, à la fois une et multiple, nous voulons montrer ce que serait la vie réduite à la pluralité phénoménale et quel serait l'état des êtres particuliers sans moyens de rapport avec l'unité universelle, en un mot *le monde sans Dieu*. Nous essayerons de faire comprendre cette situation imaginaire du monde au moyen d'un premier schème où sont représentés, par des points, un nombre quelconque d'êtres distincts, isolés les uns des autres.



Figure 1.

Chacun de ces points étant pris pour une individualité parfaitement indépendante, une telle figure peut bien nous donner une certaine idée de la liberté ; mais en admettant que nous ayons ainsi représenté la liberté sous sa forme absolue, à quoi nous servira-t-elle ? Ne sera-t-elle pas inutile et inféconde tant que les individualités qui la possèdent seront dépourvues de moyens de rapports. Mais pouvons-nous mettre ces individualités en relation

(1) Du grec $\sigma\chi\eta\mu\alpha$ plan, figure, forme figurée à l'entendement.

(2) En fait, il n'y a pas à chercher une autre représentation matérielle de l'unité universelle que l'univers lui-même pris dans son ensemble et manifestant les splendeurs incommensurables de la pensée divine, mais au milieu de toutes ces splendeurs, la forme sphérique, particulièrement, la sphère rayonnante, comme celle de notre soleil et de ces millions d'astres qui brillent à nos regards et roulent, comme lui, dans l'espace sans bornes, est la forme qui exprime le mieux le double aspect d'unité et de diversité, sous lequel toutes choses nous apparaissent. Seulement, comme il s'agit surtout ici de faire saillir à la vue de l'esprit le rôle de l'unité, la diversité phénoménale n'ayant pas besoin d'être prouvée, puisque le est objective et tombe sous les sens, nous avons pu nous borner à la figuration beaucoup plus simple du cercle.

les unes avec les autres sans porter atteinte à leur liberté, à leur autonomie, à leur indépendance ? Telle est la question.

Pour cela, suffira-t-il de prolonger une ligne allant de chaque point vers son voisin de droite et de gauche afin d'établir ainsi des rapports réciproques entre les voisins immédiats ? faisons-le donc pour tous les points situés sur le même plan circulaire.

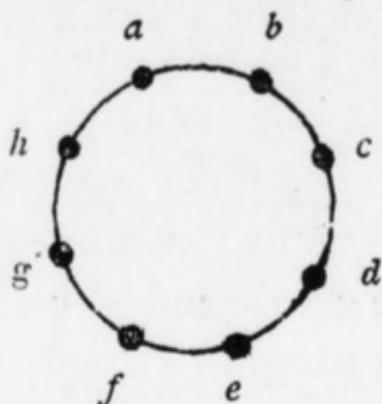


Figure 2.

Voilà bien tous nos points, qui nous représentent, ne l'oublions pas, des centres d'activité placés sur le même plan, c'est-à-dire des êtres vivants, et si l'on veut, de même espèce, les voilà tous, disons-nous, rattachés fraternellement les uns aux autres. Seulement, il est facile de voir que la mutualité de leurs rapports ne peut dépasser, pour chacun d'eux, ses deux voisins les plus proches. Le point *a* ne peut communiquer librement qu'avec *b* et avec *h*. Il est sans relations possibles avec tous les autres. Il ne pourrait atteindre *e*, par exemple, sans envahir successivement la sphère d'action de *b*, de *c*, de *d*, qui feront tout pour l'en empêcher. La situation est la même pour tous les autres. De sorte que comme chacun de ces centres d'activité ne peut se mouvoir que jusqu'à la limite de la sphère d'action de son voisin de droite et de son voisin de gauche, il se trouve condamné, s'il ne veut troubler l'ordre, à n'avoir d'autre mouvement propre que l'éternel balancement du pendule. C'est assez pour l'équilibre des graves, mais quel triste sort pour un être vivant !

Tel est le résultat d'un concept qui, ne tenant compte que de l'aspect multiple des choses, ne voit, dans le monde, que des phénomènes, dans la société, que des individus, et néglige, dans l'être, cette unité qui fait sa synthèse et sa vie, c'est-à-dire l'être lui-même.

Heureusement tout change de face lorsque, acceptant à la fois l'unité et la pluralité, on les pose comme les deux conditions nécessaires de tout ce qui est.

Revenant à la figure que nous avons choisie pour nous aider à expliquer notre pensée, nous présenterons notre schéma dans son

état parfait. C'est un cercle complet avec indication du centre, des rayons et de la circonférence, où nous laissons exister les points qui figurent les êtres dans leur individualité et dans leur distinction.

Il suffit de jeter les yeux sur cette troisième figure pour recon-

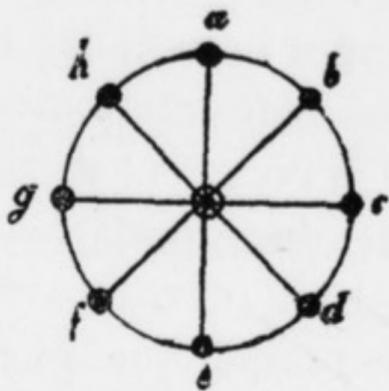


Figure 3.

naître que si tous les points de la circonférence sont pris pour des êtres doués d'une activité propre, ces êtres, quel que soit leur nombre, peuvent se correspondre sans abjurer leur liberté et sans avoir besoin d'envahir la sphère d'action de leurs proches. Il a suffi pour cela de les faire rayonner vers un centre commun. Grâce au centre du cercle et à ses rayons, un double courant peut s'établir allant du centre à la circonférence et de la circonférence au centre. Dès lors la communion se fait, les discords, ramenés à l'unité, s'effacent, toutes les relations s'harmonisent, et les rapports de chacun, en s'universalisant au sein de l'unité, profitent également à tous.

Telle est la fonction divine. Elle se confond, on le voit, avec le principe de solidarité dont on vient de rappeler la formule : « Tous pour chacun, chacun pour tous. »

C'est pourquoi lorsqu'on a compris la rôle de Dieu dans le monde, on a résolu aussi le problème social. On sait alors que pour réaliser sur la terre ce que l'Évangile nomme le « royaume de Dieu » et que nous nous contenterons d'appeler l'harmonie sociale, il faut concevoir la société de telle sorte que tous les principes sociaux y soient universalisés et en relient également tous les membres. Ainsi étant donnée la devise *liberté, égalité, fraternité*, comme offrant les éléments d'une bonne organisation politique, ces trois termes resteront stériles s'ils ne sont fécondés par la *solidarité* qui complète le divin tétragramme, et, en faisant communier entre eux les trois autres termes, permet à chacun de voir ses forces multipliées par la force de tous. Là où la solidarité co-existe

avec les autres principes, on a la liberté pour tous, l'égalité de tous, la fraternité envers tous et chaque progrès accompli profite à la communauté tout entière. Enfin, les libertés égales et fraternelles, lorsqu'elles sont solidarisées, réalisent le règne de la justice, qui est aussi l'un des noms de Dieu. Sans elle, point de société véritable.

Si nous sommes parvenu à nous faire comprendre, on doit savoir maintenant ce que nous entendons par le mot Dieu, et il nous sera permis de demander si l'on peut encore être athée, alors qu'il suffit, pour ne l'être point, de reconnaître qu'il y a de l'ordre dans le monde, que l'unité co-existe partout avec la diversité, qu'il y a unité universelle en même temps que phénoménalité universelle, en d'autres termes, que l'Univers n'est pas seulement divers et changeant et multiple, mais qu'il est aussi Un et Solidaire dans toutes ses parties. Eh bien, constater l'unité de l'univers ou la solidarité universelle, c'est confesser Dieu.

Hâtons-nous cependant d'ajouter que si notre schème du cercle avec son centre, ses rayons et sa circonférence, peut servir à faire comprendre la notion de Dieu, il ne le fait pas connaître dans son essence et dans ses attributs.

Mais y a-t-il en Dieu d'autres attributs que ceux que les phénomènes de l'Univers nous manifestent et une autre essence que les lois qui régissent ces phénomènes ? En tous cas, ce qu'il nous importe de connaître de Dieu, ce sont ses rapports effectifs avec nous-mêmes, avec les autres êtres, avec les mondes, en un mot avec tous les objets qui peuvent se trouver à la portée de nos sens et de notre entendement. Or, c'est là l'œuvre de la science, de toutes les sciences, celles qui embrassent l'homme physique, intellectuel et moral dans son devenir à travers le temps comme celles qui s'appliquent aux êtres et aux choses de la nature terrestre et à l'ensemble du Cosmos. Plus l'esprit humain avancera dans la connaissance de l'univers, mieux il comprendra les lois de la vie et de la conscience, plus et mieux il connaîtra et comprendra Dieu. Ce qui revient à dire que du moment où nous identifions les lois de Dieu avec celles de la nature et de la conscience, la vieille théologie surnaturaliste n'a plus de raison d'être et toute science, ayant l'homme et le monde pour objet, devient *Théonomie* (1).

(1) Le mot *théonomie* composé du grec *théos*, Dieu et *nomos*, loi, signifie donc que *Dieu a ses lois* comme tous les êtres ont leurs lois. Ce n'est qu'à cette condition, qu'il peut devenir objet d'étude et qu'il peut y avoir une

Mais on insiste, et l'on nous demande comment nous entendons connaître Dieu par l'observation et l'étude des faits cosmiques, naturels et humains, alors que ces faits appartiennent aux sciences du Cosmos ou monde physique, de la nature terrestre et de l'être humain, lesquelles ne s'occupent nullement de Dieu ?

Nous répondons que si tous les rapports aboutissent à l'unité universelle et que l'unité universelle soit identique à l'idée que nous nous faisons de Dieu, il n'est pas une seule loi de l'univers qui ne nous révèle une qualité de Dieu et ne nous fasse ainsi connaître l'un de ses attributs.

Il suffit de mesurer du regard l'immensité de l'univers pour avoir une idée de la Puissance divine et chaque découverte que fait l'astronomie, à l'aide des lois de la gravitation, en confirmant notre croyance à l'ordre cosmique, nous autorise à faire du principe d'ordre l'un des attributs de cette Puissance.

Par cela seul aussi que nous voyons la vie répandue à la surface de la terre et individualisée dans cette multitude d'êtres du règne végétal et animal, il nous est permis d'affirmer qu'il y a de la vie dans le monde, et nous n'avons pas même besoin de savoir qu'elle se rencontre également sur les autres planètes pour avoir le droit d'affirmer que la vie est l'un des attributs de Dieu.

Il en est de même de l'intelligence. Elle est partout où est la vie, et lorsqu'elle devient réfléchie et consciente, elle se nomme raison. Eh bien, dès lors que les animaux, sur la terre, possèdent, à des degrés divers, une certaine somme d'intelligence, et que l'homme est doué de raison, nous sommes fondés à attribuer à Dieu l'intelligence et la raison consciente, et nous pouvons, sans crainte de nous tromper, le nommer le *Moi conscient de l'Univers*.

Et c'est en vain que l'on prétendrait que ce sont là des abstractions, des entités métaphysiques. Je réponds que si on reconnaît que ces qualités d'ordre, de vie, d'intelligence, de raison (et tant d'autres que nous pourrions citer) se rencontrent dans l'univers et s'y manifestent d'une façon permanente, elles doivent nécessairement se retrouver dans l'unité universelle par la grande raison qu'on doit retrouver dans la synthèse tous les éléments constatés

science de Dieu. Si Dieu est au-dessus des lois de l'univers et peut les enfreindre par le miracle, toute théologie est fantaisiste et arbitraire. Il en a été ainsi dans le passé. La théologie a été jusqu'ici une science vaine et sans résultat pour le progrès de la raison humaine. — Elle n'a même guère servi qu'à détraquer les cerveaux.

par l'analyse. Donc, prouvez qu'il n'y a ni ordre, ni vie, ni intelligence, ni conscience dans l'Univers, ou résolvez-vous à proclamer en Dieu ces mêmes qualités, et non pas dans la mesure où vous les avez constatées dans les êtres particuliers, mais universalisées et élevées à la plus haute puissance que nous puissions concevoir, celle de l'infini, de la perfection, de la plénitude.

En résumé, contrairement à l'opinion répandue dans le vulgaire et généralement professée par les philosophes, même lorsqu'ils se disent Déistes et qu'ils reconnaissent, sous l'un ou l'autre de ses noms, l'existence nécessaire de l'*infini*, de l'*absolu*, de l'*Eternel*, nous prétendons qu'il nous est donné de connaître Dieu, sinon dans son essence, — ce qui nous paraît superflu, — du moins dans ses rapports avec nous-mêmes et avec les autres êtres ; et pour mon compte, j'espère bien être admis un jour « à le contempler face à face, » — ainsi que s'exprime l'*Ecriture*, en son langage métaphorique. Mais cet espoir, qui me possède, suppose l'immortalité de l'âme et la pérennité du moi humain dans des vies toujours renaissantes. Or, c'est là une question de foi personnelle. Laissons cette question incidente et restons sur le terrain de la science positive.

Je dis *science positive* parce qu'en effet Dieu devient objet de science et de connaissance positive du moment où, « sachant enfin ce que nous disons en parlant de Dieu » — ceci est nouveau, — nous entendons par ce terme, non plus une idée vague ou un « concept appartenant uniquement à la catégorie de l'idéal, » mais une réalité vivante. Et quelle réalité plus grande, plus objective, plus vivante que l'existence universelle, prise dans son unité synthétique, c'est-à-dire au point suprême où aboutissent tous les rapports et où par conséquent l'univers, dans sa pluralité indéfiniment variée et changeante, se possède dans son *tout* !

N'est-il pas évident que la question de Dieu ainsi posée n'en est plus une et que la théologie devenue *théonomie* n'est plus que la science des *lois de Dieu* étudiées dans toutes les manifestations de la nature, dans tous les êtres, dans tous les mondes, dans tous les phénomènes de l'univers ?

Après avoir essayé de faire comprendre, non pas seulement aux lettrés, aux érudits, aux savants, mais à tous ceux qui, sachant lire, ont voulu nous lire avec attention, ce que doit être l'idée de Dieu pour être quelque chose ; après avoir montré que Dieu, identifié avec l'unité universelle, ne peut plus être pris pour une vain

abstraction puisqu'il représente la plus grande et la plus incontestable de toutes les réalités, celle de l'univers dans sa synthèse, il nous sera permis de faire remarquer que nous ne procédons pas autrement pour concevoir Dieu, unité universelle ou moi conscient de l'univers, que pour concevoir l'homme, un homme, vous ou moi par exemple. Je suis autorisé à affirmer le *Moi divin* comme le *Moi humain*, parce que l'univers dans son objectivité changeante, variée et multiple, manifeste l'existence de Dieu, absolument comme mon corps manifeste mon existence, comme votre corps manifeste la vôtre. Seulement, il faut bien prendre garde que ce corps qui manifeste votre *Moi*, n'est pas votre moi lui-même pas plus que l'univers, qui est le corps du moi divin, ne peut être confondu avec le moi divin. C'est dans l'unité, qui est la synthèse de tous les rapports, c'est dans son unité propre que l'homme se connaît, se possède et se réfléchit. C'est aussi dans son unité synthétique que l'existence universelle se réfléchit, se connaît et se possède. C'est là vraiment qu'est la réalité de l'univers. Elle n'est pas dans ce qui passe et change sans cesse. Dieu s'appellera toujours « l'Eternel. »

Ainsi le grand et le petit monde sont conçus par le même procédé de notre intelligence. Et comment en serait-il autrement quand le *microcosme* n'est que le reflet ou l'image réduite du *macrocosme* tiré à un nombre indéfini d'exemplaires !

L'Évangile, du reste, avait exprimé la même vérité, lorsqu'il fait dire à Jésus : « Nul n'arrive au père que par le fils. » Ce qui signifie que c'est par l'homme-humanité qu'on comprend l'Être universel et par l'unité humaine qu'on s'élève à l'unité divine.

Ch. FAUVETY.

UNE OPINION SUR LA RELIGION DE L'AVENIR

I

QU'EST-CE QUE LA RELIGION. — Toute religion se compose essentiellement : 1° d'un ensemble de *croyances* auxquelles l'esprit donne son assentiment ; 2° d'une *morale*, qui répond aux aspirations de l'âme ; 3° d'un *culte* manifestant extérieurement ce que l'esprit admet, ce que l'âme affectionne.

Ces trois parties fondamentales de la Religion, correspondent à la triple essence de l'être humain : intelligence, sentiment, sensation.

Les *croyances* se condensent en un *credo* qui doit contenir ce qu'il y a d'essentiel dans les idées religieuses.

La *morale* se formule en une *prière* exprimant les sentiments de l'âme dans ses rapports avec Dieu et avec ses semblables.

Le *culte*, réduit à ses éléments primitifs, peut consister en quelques manifestations extérieures, des cérémonies et surtout des chants, exprimant le mieux possible et les pensées qui forment la *croyance* et les sentiments qui constituent la *morale*.

II

DÉFINITION DU LIBRE-PENSEUR. — Qu'est-ce qu'un *libre-penseur* ? — On suppose généralement qu'un libre-penseur est un homme qui ne croit à rien, ni à Dieu, ni à diable, comme on dit ; qui, tenant que nous morts, tout est mort, ne songe qu'à arranger sa vie de manière à y trouver le plus de jouissances et le moins de peine possible, et se range sans vergogne dans le *troupeau des porcs d'Epicure*, célébré par Horace, « *nos de Epicuri grege porcorum...* »

Qu'il soit de nos jours de tels libres-penseurs, c'est ce que je ne m'aviserai pas de contester : j'en connais ; mais je prétends qu'ils usurpent le beau nom de libres-penseurs. Je ne les trouve ni *libres*, ni surtout *penseurs* ; leur vrai nom serait *non-penseurs*, car toute leur doctrine est pure négation.

Pour moi, le *libre-penseur* est celui qui *pense* à tous les problèmes de l'esprit, aussi bien que de la matière, avec une *liberté* complète ; ne s'assujétissant à aucune idée préconçue, à aucun dogme imposé d'autorité, à aucune révélation prétendue dont le révélateur ne présente pas ses titres de créance ; qui n'admet rien sans démonstration, mais en même temps ne se refuse à aucun examen consciencieux ; qui cherche la vérité en toute conscience et l'embrasse avec ardeur quand il l'a trouvée. Un libre-penseur est à la fois un critique froid, et un enthousiaste pour la vérité trouvée. A la parole du juste : *Fiat justitia et ruat mundus* (que justice se fasse et que le monde s'écroule), il ajoute : *luceat veritas et liberetur mundus* (que la vérité brille et que le monde soit sauvé.)

III

CREDO DU LIBRE-PENSEUR. — I. Je crois à une *Cause première*, de laquelle émanent tous les phénomènes physiques et intellectuels

perceptibles à notre intelligence. Cette cause, je la nomme DIEU.

2. Le Dieu, en qui je crois, est l'ÉTERNEL INCONNU ; comme la statue d'Isis, *nul n'a jamais soulevé son voile*. Mais si l'Essence divine est et doit rester à jamais inconnue, ses manifestations, accessibles à tous les yeux attentifs, à toutes les intelligences préparées par l'étude et la réflexion, sont l'objet naturel et nécessaire de la Religion — la seule vraie — la RELIGION DE LA SCIENCE.

3. Je crois en l'âme humaine, c'est-à-dire au principe *pensant et aimant* qui est en chacun de nous. L'essence de l'âme est aussi inexplicable que l'essence de Dieu. Je conçois cette âme comme distincte de la matière, quoique indissolublement liée à elle pendant la période terrestre de son existence ; je la crois immortelle, la mort n'étant pour elle qu'une transformation.

4. Je crois que la transformation, qu'on nomme à tort la mort, loin d'être la cessation de l'activité vitale de l'homme, en est le redoublement et l'accroissement. La vie se continue et s'augmente à la suite de la crise de la mort.

5. Je crois que la vie ultra-terrestre ressemble dans son essence à la vie terrestre, dégagée de quelques sujétions secondaires dépendantes de la matière dont le corps est formé, sans toutefois que les formes essentielles de nos sensations soient supprimées.

6. Je crois que ceux que nous nommons les *vivants* et ceux que nous nommons les *décédés*, étant dans des conditions d'existence semblables, bien que non égales, des rapports existent entre les uns et les autres. Je crois que ces relations mystérieuses entre les deux mondes peuvent être développées et multipliées par des études consciencieuses, des préparations et des expérimentations rationnellement instituées.

7. Je crois que la pratique du *bien* élève l'homme et que celle du *mal* l'abaisse. Il est donc exact de dire qu'il y a un *en haut* c'est-à-dire un *ciel* et un *en bas*, c'est-à-dire un *enfer*. Mais ce ciel et cet enfer ne sauraient être tels que des imaginations d'enfants et de malades les conçoivent. Les récompenses du Bien, les châtimens du Mal ne viennent pas du dehors, mais du dedans de chacun, où ils se produisent avec une efficacité que nulle jouissance et nulle peine extérieure ne sauraient égaler.

8. Je crois à l'*unité* de l'espèce humaine, en dépit des distinctions de races, de couleurs et de nationalités. J'appelle de mes vœux le jour où tous les hommes se reconnaissant pour frères, se donneront la main, pour travailler ensemble à l'œuvre de leur perfectionnement mutuel, qui réalisera le *Règne de Dieu* sur la terre.

IV

LA PRIÈRE. — Le christianisme possède quelques prières véritablement belles, quoique généralement trop vantées. Le grand champion du catholicisme romain, De Maistre, prétend que le catholicisme seul sait prier. A cette prétention hautaine, nous opposons l'hymne suivant, qui a pour auteur un philosophe grec, dont l'histoire a à peine conservé le nom et qui vivait trois siècles *avant* Jésus-Christ. Cléanthe était, dit-on, si pauvre qu'il passait ses nuits à puiser de l'eau pour un jardinier, afin de gagner de quoi *payer* les leçons de son maître Zénon. C'est peut-être grâce à cette vie toute d'abnégation et de sobriété qu'il lui a été donné d'exprimer, dans un chant sublime et, nous n'hésitons pas à le dire, unique dans les littératures religieuses de tous les peuples anciens et modernes, les idées les plus pures, les plus élevées, les plus dignes du grand Être qui les a inspirées et de l'Humanité qui y trouve sa véritable formule d'adoration.

V

HYMNE DE CLÉANTHE. — « Roi glorieux des immortels, adoré sous des noms divers, éternellement tout puissant, auteur de la nature. qui gouvernes le monde par tes lois, je te salue !

« Il est permis à tous les mortels de t'invoquer, car nous sommes tes enfants, ton image et comme un faible écho de ta voix, nous qui vivons un moment et rampons sur la terre.

« Je te célébrerai toujours, toujours je chanterai ta puissance. L'univers entier t'obéit comme un sujet docile. Tes mains invisibles sont armées de la foudre ; elle part et la nature frémit de terreur.

« Tu diriges la raison commune ; tu pénètres et fécondes tout ce qui est. Être suprême, rien ne se fait sans toi, ni sur la terre, ni dans le Ciel, ni dans la mer profonde, excepté le mal que commettent les mortels insensés.

« En accordant les principes contraires, en fixant à chacun ses bornes, en mélangeant les biens et les maux, tu maintiens l'harmonie de l'ensemble ; de tant de parties diverses tu formes un seul tout soumis à un ordre constant, que les infortunés et coupables humains troublent par leurs désirs aveugles. Ils détournent leurs regards et leurs pensées de la loi de Dieu, loi universelle qui rend heureuse et conforme à la raison la vie de ceux qui lui obéissent.

« Mais se précipitant au gré de leurs passions, dans des routes oppo-

sées, les uns cherchent la gloire, les autres les richesses ou les plaisirs.

« Auteur de tous les biens, toi qui lances le tonnerre du sein des nuées, père des hommes, délivre-les de cette triste ignorance ; dissipe les ténèbres de leurs âmes, fais leur connaître la sagesse par qui tu gouvernes le monde, afin que nous t'honorions dignement et que sans cesse nous chantions tes œuvres, comme il convient aux mortels ; car il n'est rien de plus grand pour l'homme et pour les Dieux que de célébrer dans la Justice la Loi universelle ! »

VI

CONCLUSION. — Pour compléter cette sorte de *programme religieux*, il conviendrait d'indiquer le *culte* par lequel le *Credo* et la *Prière* du libre-penseur se manifesteront au dehors ; car c'est ici le cas d'appliquer le vers de Racine :

La foi qui n'agit pas, est-ce une foi sincère ?

Mais le *culte* sortira de la *croyance* et de la *prière*, comme le fruit sort de la tige et de la fleur ; il en sera l'épanouissement et le couronnement.

Jésus-Christ a dit : « Là où deux ou trois se réuniront en mon nom, je me trouverai au milieu d'eux. » Deux ou trois personnes réunies par une pensée commune, par un commun sentiment, forment l'embryon d'une religion qui ne demande qu'à se développer.

Ce qui a manqué jusqu'à présent au monde, c'est une *foi rationnelle*. C'est la possibilité de cette foi que les lignes qui précèdent ont pour objet de constater : le Temps et Dieu feront le reste.

STÉPHANE.

N. B. Nous n'admettons pas que l'on puisse enfermer dans un *credo*, dans une profession de foi quelconque, « la Religion de l'Avenir. » Il faut laisser la croyance au for intérieur de la conscience de chacun, en demandant à chacun de soumettre sa foi aux lois de la Raison et au contrôle de la science. Mais nous devons préparer « la religion de l'avenir » en nous unissant en vue de notre amélioration mutuelle et pratiquant ensemble les principes, les croyances, les aspirations qui nous sont communes. Les idées de l'article qu'on vient de lire se rapprochent trop des doctrines philosophiques que nous professons pour leur refuser une place dans ce Bulletin, et pour que nous puissions hésiter à reconnaître dans l'auteur de l'article un frère en croyance, c'est-à-dire un coreligionnaire en spiritualisme. (La Rédaction.)

UNE NOUVELLE DOCTRINE MÉDICALE

L'ELECTRO-HOMŒOPATHIE du comte CÉSAR MATTEI, de Bologne.

Nous vivons à une époque singulièrement troublée au point de vue intellectuel et moral. Le trouble est dans les âmes. C'est pourquoi, on le voit se manifester à la fois dans toutes les sphères de l'activité sociale. Il suffit de lire les journaux pour se rendre compte du désordre des idées en politique, en économie sociale, en religion, en littérature, en art. Le trouble étant partout, il est naturel que la médecine, n'en soit pas exempte. Le mal y est grand et d'autant plus dangereux qu'il se couvre du manteau de la science, alors que la science est, de nos jours, le seul article de foi qui ait cours sur le marché.

Y a-t-il donc une science médicale? Non sans doute, et l'on n'en demande pas tant, mais il devrait y avoir un art de guérir, une thérapeutique. Et c'est justement ce qui manque le plus. Les sciences fondamentales et annexes de la médecine ont fait d'immenses progrès. La physique et la chimie, l'anatomie et la physiologie sont devenues des sciences positives, le microscope a élargi, jusqu'aux sources mêmes du mouvement et de la vie, le champ de l'observation et de l'expérience; la chirurgie, comme le chassepot, « fait des merveilles; » la symptomatologie n'a plus de mystères et le diagnostic se fait le plus souvent avec certitude. Seulement, on ne guérit pas plus qu'on ne guérissait il y a deux siècles, moins peut être. Or les malades veulent qu'on les guérisse. C'est là ce qu'ils attendent du médecin. Ils ont tort sans doute. Ils devraient se souvenir que « le malade est fait pour le médecin, non le médecin pour le malade, » et « qu'il vaut mieux mourir en règle avec la médecine que de guérir en dépit de la faculté. »

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le trouble et le désordre, qui règnent dans la pratique médicale, sont avoués par les médecins eux-mêmes. On ferait un volume rien que des citations où les meilleurs, parmi eux, et les plus savants, confessent l'impuissance de leur art. Nous n'en donnerons que trois ou quatre et nous ne remonterons pas au delà de Barthès, mort en 1806.

On sait que Barthès, après avoir bien exposé ses idées médicales et raconté ses œuvres, ajoutait gravement *qu'il ne croyait pas à la médecine.* « Nous sommes, disait-il plaisamment, des aveugles qui frappons avec un bâton sur le mal ou sur le malade; tant mieux pour le patient, si c'est le mal que nous attrapons. »

On connaît les conclusions auxquelles Broussais arrive après s'être posé cette question : « La médecine a-t-elle été plus nuisible qu'utile à l'humanité ? » En voici la fin :

«... Je conviens qu'elle (la médecine) a rendu à l'être souffrant le service de lui offrir des consolations en le berçant toujours d'un chimérique espoir ; mais il faut convenir qu'une pareille utilité est loin de la relever au milieu des autres sciences naturelles, puisqu'elle semble la placer sur la ligne de l'astrologie, de la superstition et de tous les genres de charlatanisme. En somme, la médecine ne possède encore que des aperçus et des données générales pour devenir une science... Or tant que la médecine ne pourra être enseignée de manière à se trouver à la portée de toutes les intelligences, ou bien si l'on aime mieux, tant que les préceptes de cette science ne produiront pas une immense majorité de médecins heureux dans la pratique et toujours d'accord entre eux sur les moyens à opposer aux maladies, on ne pourra pas dire que *la médecine est une véritable science et qu'elle est plus utile que nuisible à l'humanité.* »

Après Barthès, qui clôt la série des grands médecins du 18^me siècle, après Broussais qui fut notre contemporain, puisqu'il mourut en 1838, enseignant encore et cherchant la vérité scientifique jusqu'au dernier moment de sa vie, nous citerons les paroles de deux hommes plus rapprochés de l'heure présente, mais morts aussi, car nous ne voulons ici interroger que les morts. Voici comment s'exprimait en pleine académie l'éloquent professeur Malgaigne, que nous avons particulièrement connu. (C'était dans la séance de l'Académie de médecine du 8 janvier 1856) : « *Absence complète de doctrines scientifiques en médecine, absence de principes dans l'application de l'art, empirisme partout : Voilà l'état de la médecine.* »

Enfin vers la même époque, un autre professeur de la faculté de Paris, Marchal (de Calvi) écrivait ceci dans le journal *La France médicale* :

« Il n'y a plus en médecine, et depuis longtemps, ni *principe*, ni *foi*, ni *loi*. Nous construisons une tour de Babel, ou plutôt, nous n'en sommes même pas là, nous ne construisons rien. » et il ajoutait : « La doctrine la plus générale qui existe est la doctrine homœopathique ; cela est étrange et douloureux ; c'est une honte pour la médecine, mais cela est. » (Marchal de Calvi. on le voit, tout en estimant assez peu la médecine orthodoxe, partageait toutes les préventions de la faculté de Paris à l'endroit de l'homœopathie.

Depuis Malgaigne et Marchal (de Calvi), la situation de la médecine n'a fait qu'empirer. Il n'y a aujourd'hui, comme il y a trente ans, ni principes, ni doctrine générale pour expliquer les faits en les rattachant aux lois de la vie ; la foi en eux-mêmes et dans l'efficacité de leur art est plus absente que jamais chez les praticiens de la faculté ; mais il y a cela de plus, qui achèvera de tuer la médecine après l'avoir déshonorée, c'est que le métier prend tous les jours une place plus grande dans l'exercice de cette noble profession et que *le corps médical* se met à exploiter la science comme le *corps sacerdotal* a exploité si longtemps la religion.

Et le mal, comme toujours, vient d'en haut. Comme la simonie cléricale s'est faite surtout au profit des *princes de l'Eglise*, ce sont les *princes de la science* qui donnent le mauvais exemple et se livrent, souvent jusqu'au scandale, à l'exploitation mercantile de l'art médical. Quand un médecin s'est fait une réputation comme professeur ou comme spécialiste, il bat monnaie avec l'autorité qui s'attache à son nom et ne songe plus guère qu'à s'enrichir comme pourrait faire un banquier, un industriel, un spéculateur. On cite des spécialités de l'art médical qui gagnent deux, trois, quatre cent mille francs dans leur année. On raconte mille histoires de ces praticiens à réputation qui trouvent dans leurs pauvres et modestes confrères de la ville et de la campagne des « *rabatteurs* » de bonne volonté qui leur préparent, moyennant remise, de belles consultations ou de fructueuses opérations à faire. Puis il y a la plaie pharmaceutique et les comptes à demi avec les apothicaires et les nouveaux remèdes prônés par la réclame qu'on se hâte d'ordonner « pendant qu'ils guérissent » et se vendent très cher, etc.... Oui la simonie est entrée dans le temple d'Esculape comme dans l'Eglise de Pierre. Or ce n'est pas « *en faisant de la boutique* » que la médecine se relèvera du discrédit où elle est tombée.

Les choses étant arrivées à ce point, il faut bien reconnaître qu'une réforme est nécessaire et que rien ne serait plus désirable que de voir s'ouvrir pour la médecine une voie nouvelle où elle pourrait espérer trouver à la fois la dignité morale et le progrès scientifique.

Ce n'est pas ici le lieu de traiter la grosse question du rôle que les médecins auront à remplir dans une organisation sociale quelque peu rationnelle et harmonique. Il y a là pour eux des fonctions publiques à exercer, fonctions d'hygiène, de surveillance, de salubrité, de soins médicaux curatifs et préventifs, qui doivent être à la

charge de l'Etat, du département, du canton ou de la commune et qui, justement rémunérées, donneraient au médecin, avec un minimum assurant son existence matérielle, l'indépendance qui lui est nécessaire vis-à-vis de la clientèle qui paie. Si nous en disons ce mot en passant, c'est pour faire bien comprendre que nous ne séparons jamais, dans la réalité des choses, la vie corporelle de la vie intellectuelle et morale et que nous désirons le juste épanouissement de l'être humain sous son triple aspect. Mais pour le moment, nous ne voulons traiter que du progrès de l'art médical et des moyens d'élever la médecine à l'état de science positive. Nous avons vu par le témoignage de quelques-uns des plus éminents esprits de cette série scientifique que la médecine traditionnelle n'était pas dans la voie qui y mène. C'est une raison pour chercher *du nouveau*, en dehors de ce qui s'enseigne dans nos facultés. L'homœopathie s'est faite une place importante à côté de la médecine enseignée dans les écoles de l'Etat. Nous n'avons pas à choisir ici entre cette hérésie médicale et la vieille médecine orthodoxe. N'est-il pas possible de concevoir ou, si l'on veut, de rêver quelque chose de supérieur aux deux systèmes et ne peut-on cesser d'être catholique romain sans se faire protestant? Nous sommes disposé à croire que la vérité pourrait bien se trouver dans la conciliation de la thèse et de l'anti-thèse que ces deux doctrines représentent. Si l'on prend la médecine allopathique comme représentant la conception matérialiste qui domine de nos jours dans la science, tandis que l'homœopathie d'Hahnemann relève de la vieille conception spiritualiste, ne pourrait-on montrer que les deux points de vue, faux, si on les oppose pour exclure celui-ci ou celui-là, sont également vrais lorsqu'on considère l'être dans l'ensemble harmonique de ses rapports et qu'on voit l'homme, qui est placé aux confins des deux mondes, avec ses racines plongées dans la terre et son front dans les cieux, nourrir sa double vie à la fois d'esprit et de matière et ne pouvoir agrandir, élever, intellectualiser son âme que si celle-ci a su se faire un corps sain, robuste, harmonique en toutes ses parties : *Mens sana in corpore sano?*

Convaincus de la nécessité et de l'urgence d'une réforme et même d'un renouvellement dans la médecine, nous ouvrons ce Bulletin, indépendant de toutes les écoles, à l'étude de toutes les propositions, de tous les projets, de toutes les vues qui peuvent concourir à ce but. Quels sont les progrès à faire dans la théorie et dans la pratique médicale? Quelles sont les améliorations à introdui

dans ce qui est, ou, si le *vieux jeu* a fait son temps, que mettra-t-on à la place?

Dans cette donnée, il convient d'accueillir et de mettre en lumière tout ce qui se présentera de nouveau et de progressif en médecine, et particulièrement tout système, toute vue d'ensemble ayant un caractère assez scientifique pour qu'on puisse espérer y trouver quelque principe fondamental ou quelque rayon de lumière pour sortir du chaos médical de l'heure présente.

Le système que nous allons présenter à nos lecteurs appartient évidemment à la série homœopathique et se rattache au point de vue spiritualiste. Il a un mérite, c'est d'être original, par la forme comme par le fond. Il en a un autre, c'est d'être simple. On nous dit qu'il en a un autre encore, c'est de guérir. Celui-là, s'il est réel, mérite qu'on lui pardonne tous ses défauts, et ils sont nombreux. Le premier et le plus grand de tous c'est de s'envelopper d'ombre et de mystère. Ainsi nous ignorons, le public ignore les noms des médicaments, fort peu nombreux du reste, que M. le comte Mattei et ses disciples font avaler aux malades et aussi la manière dont ces médicaments sont préparés. Tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'ils sont donnés sous forme de globules en sucre de lait à peu près semblables à ceux de la pharmacopée homœopathique. Ces obscurités sont regrettables. On s'explique difficilement de tels procédés, alors que l'auteur n'entend tirer aucun bénéfice de sa découverte et ne vend pas ses remèdes.

D^r SINCÈRE.

(La suite au prochain n^o.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

L'année médicale 1881. — Résumé des progrès réalisés dans les sciences médicales, publié sous la direction du D^r BOURNEVILLE. 1 vol. in-18. Prix, 4 fr. Paris.

L'utilité de ces recueils qu'on pourrait appeler *l'Inventaire annuel de la science*, n'est pas contestable. Mais combien cette utilité serait plus grande si ces annuaires laissaient aux découvertes faites à l'étranger autant de place qu'à celles

faites chez nous? Le volume que nous avons sous les yeux donne bien du mouvement médical en France une idée suffisante, mais les travaux accomplis en Angleterre, aux Etats-Unis, en Italie, en Allemagne, etc..., n'y sont pas représentés comme ils mériteraient de l'être. Le caractère de l'universalité conviendrait surtout aux sciences médicales. C'est surtout dans cette branche des connaissances humaines

nes qu'il importe que le public français soit tenu au courant des progrès accomplis partout, car rien n'est plus urgent que de faire profiter notre pays des découvertes qui peuvent servir à guérir les maladies et à soulager les maux dont les hommes ont à souffrir. Puis, on n'est que trop disposé en France, à croire que les savants français sont les premiers savants du monde. Une comparaison sérieuse et impartiale des travaux internationaux dans les diverses branches de la science nous donnerait peut-être à la fois plus de modestie et une émulation qui manque beaucoup trop à nos professeurs, à nos docteurs en renom — comme elle manque du reste à tous les hommes qui ont fait leur chemin et dont le siège est fait.

Ce volume prouve cependant qu'on travaille en France, sinon au sein de nos académies et de nos facultés, du moins autour de ces académies et de ces facultés. On y trouve enregistrées d'importantes découvertes en anatomie, en physiologie et de bonnes observations en médecine. Nous signalerons surtout les travaux qui se sont faits sur la composition du sang. MM. J. Renaut (de Lyon), Pouchet et Hayem ont introduit de nouvelles lumières dans l'étude des globules sanguins, et M. Sappey, dans un livre magistral (*les éléments figurés du sang dans la série animale, etc...*) en a exposé la constitution et la genèse.

D'autres découvertes, dues également au microscope et à l'art d'expérimenter avec son concours, viennent enrichir le chapitre de la pathologie qui traite du rôle des microbes parasites dans la plupart des maladies. Ce rôle est immense. L'origine parasitaire des maladies infectieuses paraît absolument démontrée. On connaît les beaux travaux de M. Pasteur sur les maladies charbonneuses. « Le charbon est la maladie de la bactériidie comme la gale est la maladie de l'acarus », a dit l'éminent chimiste ; et il a fait mieux que d'émettre un aphorisme étiologique, M. Pasteur est parvenu, en cultivant la bactériidie charbonneuse à une température de 42 degrés, à atténuer son degré

de violence et à produire des agents pouvant donner, par inoculation, la fièvre charbonneuse bénigne, qui doit préserver l'organisme du charbon mortel comme le vaccin du cow-pox la préserve de la petite vérole. Des résultats semblables ont été obtenus pour le choléra des poules, dont le microbe parasitaire peut aussi, par la culture, devenir un préservatif du charbon chez ces animaux. Il est permis d'espérer que la plupart des maladies infectieuses comme la diphtérie, la syphilis, la fièvre typhoïde, les fièvres paludéennes, la tuberculose et même la rage pourront être traitées par les mêmes procédés prophylactiques. L'attention des travailleurs de la science est éveillée ; beaucoup sont déjà entrés dans cette voie et le microbe spécial à chacune de ces tristes maladies sera bientôt découvert, s'il ne l'est déjà.

On ne saurait trop applaudir à de telles recherches. Elles sont de nature à renouveler la médecine par cela seul qu'elles répandent de vives lumières sur les lois de la vie.

Dr S.

La science du vrai, par Henri DELAAGE.

La mort récente de M. Henri Delaage, qui a été annoncée par toute la presse parisienne, attire naturellement notre attention sur sa personne et ses publications, et particulièrement sur « *La science du vrai* », un volume paru chez Dentu il y a quelques mois à peine.

Ce n'est pas que M. Delaage fut précisément des nôtres, à nous tous libres-peuseurs du spiritualisme expérimental, car dans ce volume où il se montre généralement très conciliant pour les opinions les plus diverses, il témoigne peu de tendresse pour l'école novatrice suivie par la plupart d'entre nous et pour son fondateur Allan Kardec. « Homme de tradition, dit-il, nous n'avons rien de commun avec ces théories. Il nous est infiniment désagréable d'être traité de spirite, ce qui ferait de nous un disciple d'une doctrine opposée aux dogmes catholiques et condamnée par l'Eglise. » Nous avons tenu à citer ces paroles parce qu'elles nous dispensent de nous

dégager nous-mêmes de toute solidarité de tendance avec leur auteur. Le public superficiel semble avoir pris l'habitude de considérer Henri Delaage, qui était très répandu, comme le type du spirite, et beaucoup de préjugés sur la portée du spiritisme ont pu prendre naissance dans cette erreur. Nous devons remercier M. Delaage de l'avoir dissipée lui-même.

La science du vrai est un livre très difficile à analyser parce que l'auteur y a entassé une foule de notions qui ne sont pas suffisamment reliées par une pensée directrice. Cet ouvrage où M. Delaage a eu l'intention de découvrir à tous *la science du vrai* voilée par les antiques symboles, est, comme on dit, mal digéré, et il nous paraît inconséquent en bien des points. Néanmoins il contient des parties intéressantes et, d'une manière générale, il porte l'empreinte d'un grand fonds de bienveillance. Il est possible que dans certains milieux, réfractaires à l'esprit scientifique moderne et encore asservis à la genèse biblique, ce livre ait son utilité en attirant l'attention sur des phénomènes qui donneront à réfléchir ; c'est toujours une excellente chose que d'affirmer des phénomènes réels et de les tirer de l'ombre, car c'est faciliter à d'autres l'occasion de les étudier plus rationnellement et de reconnaître leur véritable loi. Cette affirmation des faits et la proclamation de l'immortalité de l'être humain sont à peu près les seuls points de contact qu'il y ait entre M. Delaage et ceux qui étudient en toute liberté d'esprit le spiritualisme expérimental. Ce n'est pas qu'il n'y ait par ci par là dans son livre beaucoup d'idées justes et intéressantes et même quelques aperçus sympathiques sur l'avenir, — particulièrement sur la question de l'amour où on semble voir passer comme un reflet de Michelet, lorsque, par exemple, à propos de la polygamie et de la mono-

gamie il avance très judicieusement que le progrès consiste à trouver la variété dans la même femme. Mais à côté de cela, tout l'ouvrage est mélangé et envahi de notions surannées ; et par le fait même qu'il contient un amalgame d'éléments usés et de quelques éléments neufs, il est fatalement un peu incohérent. On nous excusera de n'avoir pu en donner une idée synthétique qui s'y trouve peut-être contenue, mais que, pour notre part, nous n'avons pas réussi à dégager par notre lecture.

CAMILLE CHAIGNEAU.

Pour l'abolition de la prostitution, réglementée ou non réglementée par Ch. FAUVERTY. Brochure de 36 pages, prix, 50 cent. Librairie des Sciences psychologiques, n° 5, rue des Petits-Champs.

Nous nous bornons à annoncer ici cette brochure, dont il ne nous est pas permis de faire l'éloge. Il nous sera permis cependant de la recommander aux lecteurs de *La Revue* et du *Bulletin*. Ils y retrouveront les idées d'amélioration et de progrès social qui sont la préoccupation constante de l'auteur, une théorie intéressante sur le rôle de l'Etat dans la direction morale de la Société nationale et un projet curieux de législation pénale contre la prostitution.

Il a été beaucoup écrit sur la prostitution, mais personne, que nous sachions, n'avait donné un projet pratique ayant pour objet la suppression du fléau, au moins dans ses manifestations publiques et saisissables. Quant à détruire ce vice radicalement, et à l'expulser des mœurs, l'auteur déclare formellement qu'il faut pour cela susciter une réforme du sens moral qui ne peut résulter que d'une conception nouvelle de la vie, dont le matérialisme contemporain est absolument incapable.

Le Gérant : H. JOLY.